

Béatrice Hammer : rencontre avec *La princesse japonaise*

Ingénieur chercheur au Grets (service IPN), Béatrice Hammer étudie l'opinion publique sur les questions d'environnement. Hors de Clamart, de préférence seule et en bord de mer, elle écrit. Son premier roman a été publié l'an dernier. Elle nous parle de ce qui l'a amenée jusqu'à lui et de ses premières expériences d'auteur reconnu.

"Je suis mordue de lecture et j'aime écrire". Le virus a frappé Béatrice encore jeune, adolescente écrivant son journal et sacralisant l'écrit. En ce qui concerne les nouvelles, elle reconnaît qu'elles procèdent d'une discipline différente. Vers dix-sept ans quand elle commence à en écrire, elles expriment son envie d'être publiée, sans qu'elle entreprenne cependant aucune démarche concrète pour y parvenir. En dix ans, elle en écrira une quinzaine, lues par un cercle très restreint. *"Ce sont des nouvelles intimes, personnelles, de l'ordre du secret. C'est sans doute aussi pour moi une période d'accumulation d'expériences en écriture".*

Armand, qui deviendra son mari, l'encourage pourtant à sortir de ce cercle. Il l'incite à *"dire"*, à *"montrer"* ce qu'elle écrit. C'est lui qui l'informe d'un concours mondial de la nouvelle en langue française organisé chaque année par Radio France international : *"ça ne coûte rien d'essayer"*. En 1992, sur plus de deux mille nouvelles en concours, *"Camille"*, que Béatrice a écrite en un soir, remporte le premier prix dans la catégorie des écrivains de langue maternelle française. Et frôle de très près le grand prix toutes catégories, remporté de justesse par un Togolais.

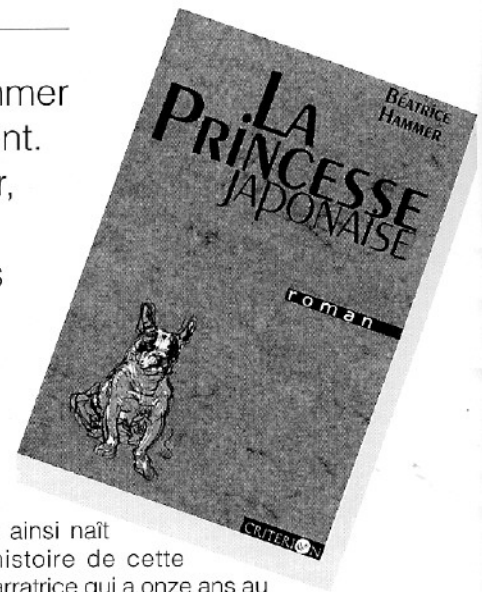
Outre la joie que lui procure ce résul-

tat, Béatrice gagne dix mille francs, sa nouvelle est radiodiffusée, elle est également publiée dans le recueil des quatorze premières sélections du concours. Elle a désormais une meilleure conscience de la qualité de ses écrits : *"avant, je ne savais pas ce que valait ce que j'écrivais"*.

Elle gagne aussi la sympathie et les encouragements du président du jury qui était très favorable à sa nouvelle. Henri Lopes, écrivain congolais, lui conseille, pour être publiée en France, d'écrire un roman. Il lui promet de la parer dans sa maison d'édition.

C'est ainsi que Béatrice s'attelle à l'écriture de *"La princesse japonaise"* parue à l'automne 1995. *"J'y ai consacré tous mes congés ainsi que mon treizième mois, par périodes d'une ou deux semaines. Je m'astreignais à écrire au moins trois pages chaque jour. J'aime écrire dans la solitude ; quand je peux, je vais à Ouessant : j'aime la mer"*.

Elle reprend le thème déjà abordé dans *"Camille"* : celui du secret de famille, et construit son roman comme elle apprécie que certains autres le soient : *"je me suis demandé ce qui me donne envie de poursuivre une lecture commencée ; c'est simple, il suffit qu'une question soit posée au début, qui trouve sa réponse à la fin !"*



Et ainsi naît l'histoire de cette narratrice qui a onze ans au début de l'ouvrage et dix-huit à la fin : *"elle cherche à comprendre pour quelle raison sa mère l'a abandonnée, alors qu'elle n'avait que deux ans. Le livre est une longue lettre à cette mère absente, dans laquelle s'entremêlent sa recherche de la vérité et la quête de sa propre identité"*.

Conte de fée ou cauchemar

Recommandée par Henri Lopes, Béatrice, assez confiante, envoie son manuscrit au Seuil. Une veille de Noël, le facteur laisse dans la boîte aux lettres une annonce de *colissimo* en instance. Quelque cadeau ou friandises de saison espèrent Béatrice et Armand en se dirigeant vers la poste. Mais que nenni : c'est le manuscrit en retour, accompagné d'une lettre de refus expliquant qu'il est *"trop long, trop dilué, trop plein de détails quotidiens"*...

Pour Béatrice, c'est un vrai coup dur, la fin d'un conte de fée dans lequel jusqu'à présent les portes s'étaient ouvertes facilement les unes après les autres, les encouragements succédant à un début de reconnaissance. Elle devait apprendre par la suite que "ce qui se

is, il était là pour ça, mais enfin il me r
ait, ce qu'on appelle dévorer du regard

ne pa
s cor
nidée
s que
te, pa
l, qui
acont
dess
il n
coq
C'éta
r, il
i pris
auteu
a que



Béatrice Hammer, chercheur
au Grets et écrivain.

Photo Criférian

me ça
'étais
érant
à roug
server
s, je n
ais, tu
article
à et c
que ch
t j'éta
allée r
a fai

le poignard, comme quand on découvre
publié quelque chose de très important,
clés où quelque chose comme ça, j'ai
se sont trompés sur mon nom ! Je l'ai

ne semblait tellement invraisemblable.



► vend", ce sont les romans courts, les histoires d'amour écrites par de jeunes femmes. Son livre ne correspondait pas au produit attendu par l'éditeur.

Suit une période de doutes et de déprime, pendant laquelle elle adresse son manuscrit à une quinzaine de grands éditeurs. Elle découvre ce que sont les vraies lettres de refus : des circulaires passe-partout. Elle apprend qu'un éditeur n'écrit jamais s'il est intéressé : il téléphone.

C'est ce que fait Belfond, qui ne parvient pourtant pas à convaincre sa directrice de publication : le manuscrit, entre "trop et pas assez littéraire", entre roman, récit et journal, a "du mal à rentrer dans une case". Ce lecteur, séduit, rencontre cependant Béatrice et lui conseille de s'adresser à de plus petits éditeurs.

Kivousavé, la princesse japonaise

Suit une dernière vague d'envois, et la décision prise par Critérim, en mai et en huit jours, d'éditer Béatrice !

La forme du roman se précise. Pour le titre, Béatrice proposait "Kivousavé", puisque c'est ainsi qu'est désignée la mère de la narratrice. L'éditeur craint un amalgame possible avec le surnom donné au général De Gaulle par Henri Tisot... Un terrain d'entente est trouvé avec "La princesse japonaise". Béatrice le trouve trop "roman rose" mais il a l'avantage de rester centré, comme elle le souhaitait, sur le personnage de la mère. Par le choix de l'illustration de couverture -le chien *Bouboule* de Toulouse Lautrec- elle espère trancher avec ce titre. Fin août, le roman paraît.

Ainsi finit l'anonymat de l'écriture : "il faut être capable d'assumer que l'on sache". La gêne principale, d'après Béatrice, n'est pas d'être lue par des inconnus. Ce sont plutôt les réactions de ceux que l'on connaît, et de ceux qui croient vous connaître qui peuvent être difficiles. "On apprend à se protéger, à se blinder. On n'est plus surpris des erreurs ou des âneries des journalistes, de leurs questions insidieuses sur le côté autobiographique éventuel du roman, de ce qui n'est pas le cas".

Extrait du roman "La princesse japonaise"

avec l'aimable autorisation des éditions Critérim.

" (...) Quand je ne me réfugie pas dans mes chères mathématiques, comme dit la Vieille, je passe mon temps à écrire ton nom sur du papier. Je me demande ce que ça fait d'avoir ton nom. Il y a beaucoup de choses dont je n'ai pas idée, celle-ci par exemple : qu'est-ce que ça fait d'abandonner sa fille ? Qu'est-ce que ça peut faire de se dire il y a quelque part quelqu'un qui était dans mon ventre, il y a un peu plus de quinze ans et demi, quelqu'un qui vit, qui pense, qui parle, et qui ne me connaît pas ? Est-ce qu'au moins tu te demandes ça, ou bien est-ce que tu m'as complètement oubliée, évacuée de ta mémoire, au point que plus jamais tu ne penses à ta fille, sauf peut-être de temps en temps, la nuit, quand il fait chaud, qu'on n'arrive pas à s'endormir, ou peut-être quand tu rêves,

je ne sais pas, est-ce que tu rêves de moi ? Est-ce que tu me reconnaîtrais si on se croisait dans la rue ? Est-ce que ça existe, la voix du sang ? Sûrement pas beaucoup, parce que moi je suis sûre que si je ne la connaissais pas et que je rencontrais la Vieille, comme ça par hasard, jamais je ne pourrais imaginer qu'on a un lien de parenté. Et même papa, je crois bien que je ne le reconnaîtrais pas.

Bon, j'arrête là, parce que sinon, je vais me retrouver encore plus triste qu'avant. Je vais plutôt essayer de mettre au point ma stratégie contre la Vieille, pour garder mes cheveux. Une petite victoire minuscule, mais la vie, c'est du minuscule qui se greffe sur de l'insignifiant et, malgré tout, ça fait un sens au bout du compte. Enfin je crois. (...) "

Elle est vraiment méchante, la vieille ?

Heureusement, le fait de se livrer par l'écriture offre aussi de bons moments. Ainsi, par exemple, la réception organisée par les lycéens de Castres pour la remise du prix Goya que Béatrice a remporté au premier tour. Dans leurs courriers, les lycéens lui promettaient "ce sera inoubliable" et ce le fut. La première rencontre avec les lycéens, en particulier, du tonnerre d'applaudissements qui accueillit son entrée jusqu'aux questions posées par les jeunes lecteurs, qui ne se voulaient pas intelligentes, mais étaient vraies : "La vieille, elle est vraiment méchante ou pas ?"...

La remise des prix était accompagnée d'un spectacle entièrement conçu par les lycéens. Toute la cérémonie eut un très fort niveau émotionnel auquel l'on devine Béatrice plus sensible qu'aux faux honneurs journalistiques et télévisuels.

Un type d'expérience encore qui lui fait plaisir, c'est de se trouver parfois, "à cause" de ce roman, en présence de personnes qu'elle ne connaît pas, et de "s'apercevoir que l'on se comprend très bien, que l'on pourrait être amis".

Elle pense que son roman ne touche pas plus les hommes ou les femmes, les vieux ou les adolescents : "ça m'énerve quand on partage ainsi les genres, je

trouve que c'est une façon de rabaisser les choses. On a tous été adolescent, et ce dont il est question dans le livre ne dépend pas non plus du niveau d'ins-truction". On partage, ou non, les émotions qu'on y lit, c'est tout.

Quant au style qu'elle a su adopter avec tant de brio qu'il convainc, ce ton adolescent qui sonne juste, comment lui est-il venu ? "Il n'est pas réaliste : j'ai relu mes journaux intimes d'autrefois, ce n'est pas du tout ce style. Ils sont beaucoup plus recherchés, avec des envolées lyriques. Dans le roman, je crois qu'il s'agit plutôt de la voix intérieure de la jeune narratrice".

Aujourd'hui Béatrice achève son deuxième roman, déjà retenu par le même éditeur. Une idée ancienne sur laquelle elle s'est remise à travailler...

Béatrice écrit directement sur ordinateur. Elle utilise des abréviations entrées en machine, et tape ainsi à la vitesse où elle pense... tout en soulignant malicieusement "je ne pense pas très vite !"

Ses rites d'écriture sont devenus moins stricts ; il faut dire que son emploi du temps, avec la petite fille née entre temps, est moins flexible. La solitude est cependant toujours importante, même si elle peut être moins complète. Si elle pense avoir moins besoin aujourd'hui de "cérémonial", il reste important pour Béatrice de "se mettre en état d'écrire"...